

Les Guilvinistes dans la résistance extérieure (1940-1945)

Les volontaires de la "France libre"

par **Pierre-Jean BERROU**

En 1985, beaucoup de Guilvinistes ne savent peut-être pas qui sont **Michel Baltas, Henri Le Goff, Raymond Le Corre, Eugène Berrou, etc...** dont les noms ont été donnés à des rues de la ville. En cette année du 40ème anniversaire de la Victoire sur l'Allemagne nazie, les pages qui suivent se proposent de relater la part modeste dans la libération de la France de ces résistants qui sont allés parfois jusqu'au sacrifice de leur vie.

LE GUILVINEC EN JUIN 1940

L'avance allemande en France, prend, après le franchissement de la Seine, des allures de promenade militaire. Les troupes motorisées nazies déferlent en Bretagne sans opposition. Les marins guilvinistes mobilisés dans les ports de Brest et de Lorient abandonnés par les navires, tentent de rejoindre leur domicile à la hâte. Il y a parmi eux des naufragés et rescapés de Dunkerque, des évacués d'Angleterre... Beaucoup ont emprunté depuis le 18 juin des chemins détournés, parfois à travers champs, pour éviter d'être faits prisonniers. Toute résistance est considérée, depuis longtemps, comme inutile. Ils troquent très vite leurs habits militaires contre les "cotons" traditionnels et attendent.

A Tal-ar-Groas, point d'ancrage des pêcheurs à terre, on voit arriver deux voitures militaires belges chargées de "pompons rouges" en armes. Elles finiront leur périple dans la grève de Men-Meur. Par ailleurs, les marins trop âgés pour faire la guerre et les tout jeunes qui pêchaient la sardine à Concarneau ou à Quiberon, refluent vers leur port d'attache devant les passages répétés d'avions ennemis.

Le 20-21 juin les avant-gardes allemandes à motocyclettes, les auto-mitrailleuses couvertes de branchages, passent à Tal-ar-Groas, se déploient autour du centre, prennent position à la poste, à l'Inscription Maritime, à la Gendarmerie, à la maison des douaniers dont les mousquetons sont brisés. Les Allemands placent un canon près du canot de sauvetage. Ils réquisitionnent des cantonnements pour le gros des troupes qui suit.

Précédés d'une mauvaise réputation propagée par des réfugiés du Nord parvenus jusqu'au Guilvinec et logeant chez l'habitant, ces Allemands, les jours suivants, sont aimables, souriants. Les cafés, fermés pour éviter tout incident, sont réouverts. Les Allemands les fréquentent; payant même à boire aux consommateurs. Quelques-uns photographient des bigoudènes, distribuent des bonbons aux enfants qui s'enhardissent déjà à pénétrer dans leurs cantonnements.

Des Guilvinistes, affectés spéciaux, de retour de Brest le 20 juin et en escale à Châteaulin se voient offrir du champagne à gogo. Les vainqueurs tiennent à faire une excellente impression. Ce sont les ordres. L'image du bon Allemand doit s'opposer à celle de l'Anglais perfide.

Ce sont ces bons Allemands-là pourtant que plusieurs groupes de jeunes gens envisagent déjà de quitter.

L'Appel du 18 juin à la Résistance du **Général de Gaulle** a-t-il été entendu au Guilvinec? Il est difficile de l'affirmer, mais la nouvelle s'est répandue à Brest et à Lorient parmi les marins repliés et évacués.

"..... Marins français, efforcez-vous de rejoindre ceux qui veulent se battre encore....."

PREPARATIFS DE DEPARTS VERS L'ANGLETERRE

Les 22-24 juin, des rumeurs de départs vers l'Angleterre percent dans les conversations ici et là, dans les cafés, sur le quai.

Dans le bar "Au retour des Langoustiniers" près de la poste, des camarades de jeunesse de 19-20 ans se réunissent comme ils en ont l'habitude. Il y a là **Marcel Guénolé**, fils du patron et son demi-frère **Fernand Coïc, Léon Cosquer, Marcel Le Goff, Corentin Cossec, Raymond Le Corre** et deux autres camarades revenus du service militaire, **Lili Sinou et Michel Baltas**.

Ils discutent de la présence des Allemands au Guilvinec; l'un d'eux lance tout à coup "nous n'allons quand même pas rester là avec les Boches!" **Yves Frelaud**, mécanicien de moteur marins, les écoute, intéressé, vient vers eux et les encourage aussitôt à partir le plus vite possible en Angleterre avant que ce ne soit trop tard. Avait-il entendu parler de l'Appel du **Général de Gaulle** et de l'accueil favorable des Anglais? Nul doute. Il leur donne même une adresse à joindre.

Mais il leur faut un bateau. "Prenez le mien" propose le père de **Marcel Guénolé** qui commande pour le compte d'un armateur "le **Korrigan**", un malamock de 50 cv CLM avec chaluts et panneaux à bord.

On se revoit le lendemain. La décision est prise. **Raymond Le Corre** habitué à piloter la pinasse de son père, pense pouvoir, en naviguant à l'estime, conduire le **Korrigan**

en Angleterre. **Marcel Guénolé** qui est un peu mécanicien, s'occupera du moteur.

L'imminence du départ est connue de bouche à oreille. Des groupes de jeunes gens se concertent. L'administrateur s'inquiète, déconseille les départs, car, dit-il, les Allemands sont partout.

Henri Le Goff, âgé de 26 ans, en mer avec Raymond, mis au courant est aussi partant. **Sébastien Nédélec** de Pendreff, charpentier à Léchiagat, évacué de Brest, vient aux nouvelles au Guilvinec, entend la rumeur, trouve le contact, rentre chez lui et dit simplement "je pars ce soir en Angleterre".

Le départ est prévu pour le 24. Dans la journée on déplace le *Korrigan* de Lostendro vers la rade. **Léon Cosquer et Lili Sinou** siphonnent le soir du gas-oil dans plusieurs autres malamocks. C'est pour une bonne cause... Léon a prévenu ses parents au dernier moment. Ils ne l'approuvent pas du tout, mais obstiné, il décide quand même de partir avec les 500 F donnés par sa mère...

Les vivres sont faits, la cambuse est bien approvisionnée de plusieurs casiers de vin. Chacun apporte un minimum d'affaires, un coton de rechange, des sabots de bois (dont les Anglais raffoleront) et on attend la nuit.

Un second groupe de Guilvinistes, des marins de carrière, complète aussi à l'initiative d'**Eugène Berrou** second maître torpilleur, évacué de Dunkerque à la suite du naufrage du "Foudroyant", et de **Léon Berlivet** replié de Lorient. Accompagnés de **P. Dilosquer** et de **Mathieu Bargain** marin-pêcheur, ils vont demander conseil à **J. Manac'h**, le plus ancien d'entre eux, rescapé de Dunkerque lui aussi. Les quatre officiers-mariniers sont bien décidés à ne pas se laisser prendre par les Allemands, et envisagent de se rendre en Angleterre pour rejoindre la marine française qu'ils savent importante là-bas, de réintégrer leur corps et d'attendre les ordres.

L'administrateur des affaires maritimes à qui ils se sont adressés, leur signifie qu'il leur est interdit de quitter la France. A leur grand étonnement, il leur reproche de vouloir entraîner des jeunes gens avec eux.

Un troisième groupe, d'une quinzaine de marins-pêcheurs, approchant tous la trentaine d'années et ayant été mobilisés, tuent le temps ce 24 juin après-midi en jouant aux boules. Tout en pointant, ils se posent des questions sur leur avenir immédiat. On y voit **Henri Sinou, Mathieu Bargain, Yvon Guévec**, etc... L'armistice signé avec les Allemands, prend effet le 25 juin. Des affiches apposées en plusieurs points de la ville demandent aux mobilisés rentrés chez eux, de se rendre pour le lendemain à la caserne de Quimper afin de se constituer prisonnier aux autorités allemandes.

En en prenant connaissance, les boulistes décident aussitôt de se réunir avant souper dans le sous-sol de "**Marie Prince**", l'un des bistrotts du quai, pour discuter d'un éventuel départ vers l'Angleterre préférable au départ vers l'Allemagne. La nouvelle s'est propagée quelque peu, puisqu'ils sont environ une trentaine à cette réunion. Tout s'est joué très vite. Les préparatifs sont mis au point; la décision grave est prise de s'emparer d'un malamock, mais les bateaux sont presque tous au mouillage à Lostendro. Le "**Mouscoul**" de **Poullé-laouen** a été repéré en rade. Convient-il? Le lendemain,

désigné pour ravitailler la population, il doit sortir faire la pêche à la sardine. Les filets, la rogue, sont à bord. Le soir, il reçoit la visite discrète de quelques comploteurs. Prévenu par un matelot de son équipage, le patron ne s'en inquiète pas, car justement par crainte de départ, il a fait enlever préventivement les injecteurs du moteur.

Qu'à cela ne tienne! Le groupe comprend plusieurs mécaniciens qui se chargent de prélever des injecteurs sur un moteur semblable. Du gas-oil est volé dans plusieurs bateaux, dont un fût de 200 L. Les circonstances l'obligent. Le bar de "**Marie-Prince**" se charge de fournir un casier de bouteilles pour soutenir le moral. Le départ est prévu après minuit. En attendant, on se mêle à la foule des promeneurs du soir et l'on fait des provisions.

LE DEPART

Dans la nuit noire des ombres se faufilent sans bruit. Dans les deux malamocks, tous feux éteints, on se prépare. Certains des participants ignorent totalement le départ de l'autre bateau. Le "**Mouscoul**" dans lequel personne ne sait naviguer si loin à l'estime, doit pourtant suivre la route tracée par **Raymond Le Corre**.

Les Boches, ne soupçonnant pas les départs, n'ont pris aucune disposition. Pas de couvre-feu, pas de sentinelle sur le môle. Dans le "*Korrigan*", prennent place, outre les jeunes gens, les quatre marins de carrière, en civil avec sac ou valise. Venant de Léchiagat, un canot accoste; à son bord **Raphaël Guideau, Emile Péron, Alain Caillard** qui embarquent également. Il semblerait qu'un projet de départ de Léchiagat n'ait pu aboutir. Deux belges, le père et le fils, mis au courant on ne sait comment, partent eux aussi. En tout 19 hommes.

Dans le "**Mouscoul**" on se compte : 15 hommes sur la trentaine des présents à la réunion. Les autres n'ont pas eu l'autorisation de la mère ou de l'épouse.

Vers 1 h 1/2 du matin, les ancres sont levées avant de lancer les moteurs. Sur le môle, une ombre, est-ce un Allemand? Non, quelqu'un reconnaît son père venu assister au départ du bateau.

Les deux malamocks se suivent à distance, mais, au-delà de Penmarc'h, bientôt, se perdent de vue dans la nuit.

Sur le *Mouscoul*, **Mathieu Bargain et Henri Sinou**, etc... se relaient à la barre – Cap à l'Ouest, d'abord, à l'aveuglette, puis quand ils estiment qu'ils sont assez éloignés des côtes, Cap au Nord vers l'Angleterre. En bas dans la cale règne une bonne "ambiance". Au bout de quelque 36 h de route, les voilà près des côtes britanniques. Ils suivent un paquebot et arrivent en face de **Falmouth**. Un chalutier les conduit au port, à travers un champ de mines.

Quant au *Korrigan*, il est tombé en panne trois fois et la trinquette ne suffit pas. Un chalutier belge rencontré en pleine Manche leur donne poissons et crabes pour améliorer le menu. A quelques milles de la côte anglaise, ils hissent le pavillon français et le "*Korrigan*" escorté par des pêcheurs côtiers entre au port de **Mevagissey** au N.E. de **Falmouth**.

L'ENGAGEMENT DANS LA «FRANCE LIBRE»

À Mevagissey, les Guilvinistes, bien reçus par les Anglais, sont pris en charge par les services de l'immigration, mais fouillés par des policiers qui craignent les espions. Ils sont conduits au restaurant, logés et emmenés le lendemain à Falmouth. Dans un cinéma transformé en dortoir, ils reçoivent la visite d'un officier émissaire du **Général de Gaulle** qui leur parle de son appel du 18 juin et de sa volonté de constituer une armée pour combattre aux côtés des Anglais.

Pour beaucoup d'entre eux, c'est la première fois qu'ils entendent parler clairement de cet appel. Les jeunes gens n'hésitent pourtant pas un instant : c'est oui pour **de Gaulle**. Aussitôt, ils sont conduits à **Londres**, à l'Olympia, centre de regroupement des volontaires.

Chez les quatre marins de carrière, on se concerte plus longuement. Qui est ce **de Gaulle**, ce général inconnu ? Si encore c'était un amiral ! Où est la marine française ? Les Anglais proposent à ceux qui refusent de continuer la guerre de les rapatrier vers les colonies d'Afrique du Nord. Selon **J. Manac'h**, **Eugène Berrou** déclare très nettement "moi, je ne rentrerai en France que les armes à la main pour chasser les Allemands". Il opte alors pour la France Libre, ainsi que **Léon Berlivet** qui estime que son métier est de faire la guerre. Ils savent que désormais, ils sont considérés comme des déserteurs par la marine. Les deux autres choisissent le rapatriement.

Ceux du "**Mouscoul**" reçoivent aussi l'officier de **de Gaulle** mais hésitent. Ils sont presque tous pères de famille et l'aventure n'est plus tellement de leur âge. **Henri Sinou**, marin de commerce, habitué aux longues absences mais qui lui aussi a une petite fille qu'il connaît à peine, refuse cependant de rentrer en France, disant "nous n'avons tout de même pas volé un bateau pour en arriver là ! Il s'engage alors, **Mathieu Bargain** est le seul à suivre son sillage.

Tous les autres sont mis par les Anglais dans des camps de regroupement dans l'attente d'un rapatriement via Casablanca. En ce mois de juin 1940, compte tenu du nombre considérable de Français qui ont transité par l'Angleterre et qui ont été sollicités pour un engagement dans la France Libre, les volontaires ne constituent qu'une petite minorité. Plus grand est alors le mérite des 17 Guilvinistes qui ont fait le choix de la Résistance.

À l'Olympia, ils voient De Gaulle, Churchill en visite. Ils signent alors officiellement un engagement volontaire pour la durée de la guerre. En tant que marins, ils sont dirigés vers **Portsmouth** sur le cuirassé "**Courbet**" qui fait office de caserne. **Léon Berlivet**, second-maître secrétaire est aussitôt affecté au bureau de l'Etat-Major chargé de constituer les équipages des navires ralliés ou confisqués par les Anglais. Une priorité cependant : mettre sur pied un bataillon de fusiliers-marins.

NOUVEAU DEPART DU GUILVINEC

Entre temps au Guilvinec, les Allemands sont venus en nombre, ont réquisitionné des maisons, une salle de danse, ont installé la Kommandantur au "Château de Men-Meur". Ils assurent la surveillance du port.

Charles Bizien, 53 ans, du Ménez, patron du "**Petit-Manuel**" un canot à misaine décide quand même de rejoindre l'Angleterre. Mais de nuit, il lui faut alors forcer la sortie. Une solution cependant, passer, comme doit lui permettre la petite taille de son bateau, sous la voûte qui existe dans la digue de Léchiagat avant **Faoutez**. Dans la nuit, à marée haute, le "**Petit-Manuel**", mât baissé, sort du port prudemment. **Charles Bizien** emmène avec lui son jeune fils **Martial** 19 ans et les camarades de ce dernier, **Ernest Le Goff**, frère d'**Henri**, **Jean Biger** de Lostendro, **Louis Coïc** et **René Vigouroux** plus connu sous le nom de "**Carnera**" en raison de sa force herculéenne.

On hisse la voile pour s'écarter de la côte, puis à distance on peut mettre le petit moteur en route. Cap sur l'île de Sein pour se ravitailler en essence. Mais il n'y a plus une goutte de Sein en raison des départs de tous les bateaux. Qu'à cela ne tienne ! Le "**Petit-Manuel**" rejoindra l'Angleterre à la voile, survolé plusieurs fois par des avions allemands de reconnaissance. Un exploit !

MISSIONS DE RENSEIGNEMENTS SOLDATS SANS UNIFORMES

Les autorités britanniques, en accord avec la "France Libre", décident dès juillet 40, de créer des réseaux de renseignements en France occupée, réseaux essentiels pour la sécurité de l'Angleterre menacée. Le bateau de pêche breton est considéré comme le moyen le plus simple, mais tout de même dangereux.

Hubert Moreau, un enseigne de Vaisseau, chargé de l'espionnage par le 2ème bureau, recrute des marins-pêcheurs volontaires sur le "**Courbet**". Il est mis en contact avec **Raymond Le Corre** qui a déjà montré sur le "**Korrigan**" ses qualités et ses connaissances des côtes bretonnes. **Raymond** choisit comme équipage ses camarades **Henri Le Goff**, **Michel Baltas** et **Marcel Guénoilé**. Tous quatre font alors leurs adieux aux autres Guilvinistes sans préciser leur rôle et leur destination. Devenus soldats sans uniformes ils sont mis au courant des dangers qui les guettent, mais ils en acceptent les risques, ni pour la gloire, ni pour l'argent.



En mission sur le «**ROUANEZ AR PEOC'H**, **Raymond LE CORRE**, **Michel BALTAS**, **Marcel GUÉNOILÉ** et **Henri LE GOFF**.

Ils récupèrent un bateau venu de Douarnenez, qu'ils rebaptisent "**Petit-Marcel**" du nom d'une pinasse guilviniste naufragée.

Le 24 juillet 1940, ils quittent **Falmouth** vers la côte qu'ils connaissent le mieux : Le **Guilvinec**, malgré les risques que cela comporte. C'est l'une des toutes premières missions accomplies entre la France Libre et la Zone Occupée. Après avoir été survolés par un avion de reconnaissance allemand, ils arrivent en vue de la côte bigoudène au début de la nuit. Soupçonnant la présence allemande dans le port, ils préfèrent mouiller à proximité du "Château" de **Men-Meur** et rejoindre la côte en canot.

Cette première mission est émaillée d'incidents qui auraient pu compromettre l'avenir du réseau. **Hubert Moreau** et **Raymond Le Corre** seuls débarquent, les trois autres ayant ordre de reprendre la mer au petit matin et de se mêler aux pêcheurs.

Dans la petite crique de **Men-Meur** ils entendent des cris, des ordres donnés en allemand, voient des lumières qui s'allument. La villa qu'ils croyaient isolée et calme est réquisitionnée par la Kommandantur; mais les cris ne sont pas à leur adresse. Néanmoins, ils contournent prudemment le mur de clôture, parfois dans l'eau. Des sentinelles gardent l'entrée et les abords. L'une d'elles poursuit une ombre dans la grève en vociférant. S'agit-il d'un Allemand ou d'un Français ?

L'objectif immédiat des deux hommes : se rendre à la maison de **Raymond Le Corre**, ramener des vêtements de coton pour compléter la tenue de l'équipage, glaner des renseignements sur les Allemands, ramener des journaux locaux donnant un aperçu de l'état d'esprit de la France occupée. L'objectif le plus important est de mettre en place un service de renseignements sur les troupes d'occupation. Pour cela, **Moreau** décide de se rendre le lendemain à **Beg-Meil** avec le "**Petit-Marcel**" pour y contacter un ami. Evitant la patrouille de nuit allemande et les sentinelles, **Moreau** rejoint seul le bord; **Raymond** resté chez lui se rendra le lendemain à **Beg-Meil** par ses propres moyens.

Mais **Raymond** n'est pas au rendez-vous. Le "**Petit-Marcel**" revient alors au Guilvinec pénètre dans le port avec les sardiniers et s'amarré sur une pinasse. **Henri Le Goff** reste seul de quart à bord au cours de la nuit. Surprise le lendemain matin, la bateau a dû lâcher son amarre et a dérivé. Il est échoué sur le flanc, près des rochers de Faoutez.

Pour les pêcheurs guilviniens restés à terre ce jour-là, un bateau non-immatriculé est vite l'objet de curiosité, surtout quand l'équipage comprend des marins qui ont gagné l'Angleterre, et de surcroît, il est anormalement échoué sans béquilles dans un endroit du port où il n'est pas l'habitude de faire des réparations à sec. Pour donner le change, les matelots du "**Petit-Marcel**" se mettent à brosser la coque sous l'œil indifférent des Allemands en surveillance sur la digue.

Le garde-maritime intrigué, s'en mêle, réclame les papiers du bord risquant de tout compromettre. **Hubert Moreau** demande alors à voir l'Administrateur **Québriac** qu'il met au courant de sa mission. Ce dernier lui donne une liasse d'imprimés de marine destinés à la fabrication de faux.

Avec le flot, le "**Petit-Marcel**" peut repartir, mais sans **Raymond Le Corre** qui, par ailleurs, dans ce chassé-croisé a connu d'autres mésaventures. Heureusement, les Allemands

ne sont pas encore soupçonneux. "An Eun Du" (le Noir) de la GAST, de sinistre mémoire, n'est pas encore arrivé.

Il apparaît bien vite à **H. Moreau**, qu'au Guilvinec, les membres de son équipage ne sont pas des clandestins. Il serait plus sûr de changer de port.

C'est ainsi qu'ils pénètrent de nuit, tous feux éteints à Douarnenez, à la mission suivante avec le "**Rouanez ar Peoc'h**". Ils récupèrent **Raymond Le Corre** conduit par **Québriac**.

Ils accompliront ainsi une vingtaine de missions toutes aussi périlleuses et fertiles en épisodes. Mais **Hubert Moreau** les quittera, remplacé par **Lomenec'h. Michel Baltas** préférera lui aussi choisir la marine des F.N.F.L. Il sera suppléé par **Jean Kerloc'h** d'Audierne.

Leur rôle principal reste la transmission des renseignements en l'absence de liaison-radio entre les deux rives de la Manche. Mais souvent, ils conduisent des agents britanniques sur le sol français ou bien les récupèrent.

Ils gardent le contact avec la Bigoudénie où le célèbre réseau **Johny** a des ramifications. Ses principaux agents y sont **Jean Lavalou** pharmacien au Guilvinec, **Yves Frelaud**, **Henri Péron** pharmacien à Penmarc'h, le **Capitaine Dréau** de Lesconil.

Henri Le Goff viendra, début septembre, prendre le courrier au Guilvinec à bicyclette et sera ramené par **Yves Frelaud** pourtant considéré par la population comme fréquentant un peu trop les Allemands et particulièrement le chef de la Kommandantur.

Un autre épisode aurait pu leur être fatal. En panne de moteur dans le Sud, il rejoignent **Quiberon** à la voile, dans l'espoir de le faire réparer. Mais le délai de livraison de la pièce de rechange est trop long. Leur bateau risque à tout moment d'être visité par la GAST de Port-Maria qui y découvrirait des marchandises britanniques. Ils préférèrent alors l'abandonner en larguant les amarres. Le vent fort qui souffle, l'entraîne vers le large. Il sera récupéré par la vedette du poste de la **Trinité** qu'ils ont prévenu!

Les voilà sans bateau, coupés de l'Angleterre. Ils sont alors désignés pour armer "**l'Emigrant**", un langoustier que les chantiers de Camaret aménagent avec une double cloison. L'aventure continue.

La dernière mission pour **Henri Le Goff** en 1941 est celle de **l'Aber-vrac'h** où il conduit, en youyou, un agent saboteur. Dans la nuit noire il ne retrouve pas le bateau aux feux éteints. Il est contraint de rejoindre la côte. Arrivé à Brésty, il ne retrouve pas chez eux les correspondants du réseau **Johny**. Ils ont été arrêtés; l'un des membres a parlé sous la torture.

Henri regagne Le Guilvinec. Entre temps, ses camarades ont continué leur mission avec l'Emigrant. Ils sont arraisonnés en avril 41 en face de la côte de **Plouha** par des patrouilleurs de la marine allemande. **Raymond Le Corre, Marcel Guénolé** et leur camarade **Kerloc'h** prennent alors le chemin des prisons, Caen, puis Angers. Mais il nient être des agents au service de l'Angleterre.

Henri Le Goff au Guilvinec attend un nouveau contact. Se sachant recherché, il se cache chez un parente de Saint-

Guérolé, tente de rejoindre l'Angleterre comme l'a fait **Henri Péron** par l'intermédiaire de **Jacques Scullier** et d'un sous-marin mais ce dernier n'est pas au rendez-vous.

Ses passages au Guilvinec ne sont pas passés inaperçus. **Henri** devient un homme traqué. Le 14 octobre 1941, la Gestapo et les Feld-gendarmes, mitrailleuse au poing, bloquent la petite rue où il habite. A défaut du fils, ils arrêtent à sa place son père infirme, menaçant d'arrêter toute la famille si **Henri** ne se rend pas. De plus en plus, les Allemands durcissent leurs méthodes en France.

A l'autre extrémité de la rue, devant un attroupement qui grandit, la Gestapo arrête **Louis Berrou** 51 ans, frère d'**Eugène**, sans raison apparente. (Il sera interné à Angers, puis déporté en Allemagne, d'où il n'est pas revenu).

Deux jours plus tard, les feld-gendarmes reviennent et menacent d'arrêter l'oncle d'**Henri** dans la maison voisine, mais celui-ci, témoin de la scène, parmi les badauds, se livre pour libérer sa famille.

Henri Le Goff fut conduit à la prison du Pré-Pigeon à Angers et placé au secret dans les cachots étroits des condamnés à mort, attendant tous les jours son exécution, souffrant du froid et de l'humidité, luttant contre la faim. Sous la torture et les coups, les brûlures de mégots, la chemise couverte de sang, il continue de nier qu'il est un espion, répétant chaque fois qu'il n'est qu'un pauvre marin-pêcheur.

Devant surmonter la déprimante solitude pendant de longs mois, il arpente son cachot en comptant ses pas. Les coups pleuvent quand il tente de s'allonger sur sa paillasse.

Finalement, sans avoir avoué, il est transféré en avril 1942, au fort de **Romainville** où il retrouve ses trois compagnons. Le hasard voulut, qu'à un moment, leur sort de prisonnier connaisse une amélioration. Ils sont tous les quatre affectés aux cuisines. Selon les témoignages de leurs camarades, ils se dévouèrent aux plus malheureux. Ils avaient confectionné une gamelle à double fond pour les condamnés à mort dans laquelle ils introduisaient des cigarettes collectées.

Le 29 janvier 1944, ils sont transférés à Compiègne durant quinze jours dans l'attente du convoi qui les emmènera à **Buchenwald**. Ils connaissent les wagons plombés dans lesquels on doit rester debout pendant trois jours sans eau, sans alimentation, à devenir fous. Ils connaissent l'arrivée, hagards, au camp et la précipitation vers les bouches à eau, sous les coups de shlague, l'enfer concentrationnaire que l'on ne décrit plus, les vociférations des SS, les morsures des chiens sauvages, les coups, les injures, le travail forcé et épuisant au kommando de **Weimar** tout proche.

A **Buchenwald** ils reconnaissent un autre Guilviniste, **Jean Le Brun**, futur maire, résistant communiste.

Libérés du camp par l'avance alliée en avril 1945, les quatre camarades reviennent en France très affaiblis. **Raymond Le Corre** est le plus atteint, victime d'une tuberculose déjà bien avancée. Il décède au sanatorium de **Davos** en Suisse le 8 octobre 1946.

Soldats sans uniformes, ils furent promus pour services rendus à la patrie, sous-lieutenants de F.F.L. Ils reçurent de nombreuses décorations dont une médaille anglaise signée de Montgomery.

AVEC D'ESTIENNE D'ORVES

Martial Bizien et Jean Biger, répondent à la demande du Commandant **d'Estienne d'Orves**, chargé par le 2ème bureau d'établir un réseau de renseignements en France. Ils feront partie des cinq membres de l'équipage du langoustier camaretois, le "**Marie-Louise**" commandé par le Sénan **F. Follic**.

Ils doivent conduire en Bretagne un opérateur-radio avec **d'Estienne d'Orves** pour réaliser la première liaison radio entre Londres et la France Occupée. Parti des côtes d'Angleterre le 19 décembre 1940, le "**Marie-Louise**" arrive à Plogoff. Les deux hommes débarquent et rejoignent Nantes par train, où la liaison est faite le jour de Noël.

Mais trahi par son radio qui était un agent double, d'origine alsacienne, **d'Estienne d'Orves** est arrêté le 21 janvier et son réseau démantelé.

Le "**Marie-Louise**" est arraisonné au large d'Ouessant par des patrouilleurs allemands le 15 février 1941. Dans la cale où ils sont enfermés, les matelots ont le temps de détruire des documents. Seul des deux Guilvinistes, **Martial Bizien** est à bord. Interrogés, ils nient mais ils sont confondus par le traître. Ils sont emprisonnés à Angers, torturés en présence de leur dénonciateur, puis conduits à la prison du **Cherche-Midi** à Paris.

Début 1941, c'est une époque où les Allemands n'ont pas encore commis trop d'actes déshonorants. Un procès dans les formes, a lieu au mois de mai au tribunal militaire de la rue Saint-Dominique à Paris avec de vrais juges. Fait unique, le tribunal reconnaît aux accusés le grand mérite d'avoir agi par amour de la patrie. Néanmoins **d'Estienne d'Orves** est condamné à mort après avoir demandé la grâce de ses compagnons.



Martial BIZIEN, décoré de la Légion d'Honneur.

En raison de son jeune âge, **Martial** est condamné à quinze ans de travaux forcés. Il connaît les horreurs des geôles nazies qui l'ont profondément marqué. Il est successivement

interné à **Fresne**, en Allemagne à Siegburg, Karlsruhe, Rheinbach, Cologne, puis à Metz.

En 1943, à la suite d'un coup à la jambe, très amaigri, affaibli en raison des dures conditions de détention, il est incapable de lutter contre un mal sournois qui lui ronge le pied. **Martial** doit subir l'amputation. Une première mesure en sa faveur lui permet d'être affecté aux cuisines, au service de ses camarades prisonniers ce qui adoucit son sort quelque peu.

Son procès ayant lieu officiellement, une demande de recours en grâce aboutit à l'obtention d'un an de liberté surveillée, sous la condition de poursuivre sa peine après amélioration de son état. **Martial** se réfugie alors à **Peyszac**, près de Bordeaux, dans une maison de repos où la libération survenue lui évite une nouvelle détention.

Martial rejoint Les Sables d'Olonne où réside une petite colonie guilviniste dont plusieurs membres de sa famille. Il peut reprendre la pêche côtière. Il y a quelques années, en raison de son passé de résistant, il obtint la Légion d'Honneur. Du Guilvinec nous sommes heureux d'adresser à **Martial Bizien**, le petit gars du Ménez, notre meilleur souvenir.

AVEC LE 1er BATAILLON DE FUSILIERS-MARINS

Dès juillet 1940 l'Etat-Major de la "France Libre" décide de constituer, dans la tradition de **Dixmude**, un bataillon de fusiliers-marins. Sur le "Courbet", dix de nos Guilvinistes, dont beaucoup n'ont jamais manipulé d'armes, se portent volontaires pour combattre sur terre. Sur un effectif de 220 hommes environ, c'est une proportion digne d'être soulignée. Ce sont les deux militaires de carrière : **Emile Péron et Eugène Berrou, Henri Sinou, Louis Sinou, Sébastien Nédélec** et les jeunots **Léon Cosquer, Marcel Le Goff, Fernand Coïc, Corentin Cossec, Raphaël Quideau**.

Un entraînement intensif à **Morval Camp** en fait une unité solide à "l'enthousiasme indescriptible". Le Bataillon se taille déjà une excellente réputation dans la presse anglaise. De hautes personnalités britanniques viennent lui rendre visite, **de Gaulle** aussi.

Nos fusiliers se demandent ce que l'on va faire d'eux. On s'attend à une invasion allemande sur l'archipel. Le Bataillon est ainsi la première unité de combat à terre constituée avec des évadés de France et des ralliés. C'est tout un symbole. C'est aussi le premier noyau de la célèbre **1ère Division Française Libre**, elle-même cœur de la future armée française de 43-44.

Qu'est-ce qui peut bien pousser à combattre cette poignée de jeunes gens de 19-20 ans, alors que tout s'est écroulé autour d'eux, que le Reich est victorieux partout et que la grande masse se résigne? L'enthousiasme de la jeunesse? Le goût de l'aventure et du risque? Le patriotisme, la défense de la France et de la liberté? Certes, mais nos Guilvinistes ne se posent pas tant de questions. Ils sont gonflés "à bloc" et pressés d'en découdre avec les Boches.

L'objectif immédiat de **de Gaulle** est d'abord de créer une unité de débarquement pour tenter de rallier le plus tôt possible les colonies françaises d'Afrique à sa cause, de gré

ou de force. On adjoint aux fusiliers-marins un millier d'hommes de la Légion Etrangère ralliés en bloc après la débâcle. Et alors commence un long périple africain, une longue épopée victorieuse qui ne s'arrêtera qu'en Allemagne.

Le 30 août 1940, le Bataillon quitte Liverpool pour une première expédition à Dakar. Le hasard a voulu que trois des Guilvinistes soient maintenus en réserve sur le sol anglais dans l'attente du recrutement d'un 2e Bataillon. **Léon Cosquer, Fernand Coïc, Corentin Cossec** doivent suivre à quelques semaines de distance.

C'est un convoi franco-anglais avec **de Gaulle** lui-même qui parvient face à Dakar, capitale de l'A.O.F. Les fusiliers-marins sont répartis sur trois avisos dont le "**Savornan-de-Brazza**" avec à son bord **Mathieu Bargain**, manœuvrier qui aurait bien voulu s'enrôler dans le bataillon, mais dont la spécialité était demandée par la Marine.

La petite armée de **de Gaulle** doit créer un choc psychologique capable de rallier la garnison et la puissante marine. Hélas, l'expédition se solde par un échec, malgré le débarquement des fusiliers à Rufisque. Pris sous le feu de "l'ennemi", **Mathieu Bargain** doit réembarquer dans sa baleinière la 1ère section de Voltigeurs de son copain **Eugène Berrou**.

Fidèle au **Maréchal Pétain**, traumatisée depuis **Mers-el-Kébir**, la marine de Dakar tire sur les Français Libres et les Anglais. On déplore les premiers morts. Parmi eux **Baptiste Dupuis**, de Penmarc'h, sur l'avis "Commandant Duboc". De Gaulle le fera Compagnon de la Libération à titre posthume. (Sa veuve, **Maria** est la bigoudène que l'on voit chaque année à la cérémonie du **Mont Valérien**).

Ce sera le seul échec. Après un regroupement dans une colonie anglaise voisine, l'A.E.F., en partie déjà ralliée est le nouvel objectif. Les fusiliers débarquent au Gabon où l'administration est réticente. Un combat naval entre deux navires français, le "Brazza" et le "Bougainville" tourne à l'avantage du premier. **Mathieu Bargain** trouve ainsi à **Libreville** un autre Guilviniste **Arsène Folgoas**.

L'expédition reprend autour de l'Afrique, le Cap, Durban. Hélas, on déplore parmi les Guilvinistes la mort de **Sébastien Nédélec**, victime d'une intoxication. Il est enterré à **Simons-town** où il repose toujours.

Le 1er B.F.M. poursuit sa route vers Djibouti, puis vers l'Egypte. La guerre du désert est déjà engagée. Les troupes italiennes de Lybie, renforcées par l'Afrika-Korps de **Rommel**, menacent l'Egypte. Un enjeu primordial.

En mai 1941, les fusiliers sont regroupés en Palestine et forment avec des bataillons venus des quatre coins de l'Empire français partiellement rallié, la 1ère Division Légère Française Libre. Hitler qui soutient en Irak une révolte contre les Anglais, obtient de Vichy l'autorisation d'utiliser les aérodromes syriens. Syrie et Liban sont à l'époque des possessions françaises restées fidèles au Maréchal. Et déjà commence la rotation des avions allemands. Les Français Libres et les Anglais ne peuvent l'accepter et décident de pénétrer en Syrie. Une lutte fratricide commence alors. Les Fusiliers sont encore engagés pour tenter de rallier les troupes vichystes. Celles-ci tirent les premières, même sur les parlementaires.

Sur la route de **Damas**, le 1er B.F.M. est accueilli à coups de 75 dont il peut apprécier l'efficacité. Dans la chaleur torride

et des conditions de souffrance physiques extrêmes, les Fusiliers connaissent là les journées les plus cruelles de toute la guerre. Les pertes sont très élevées et particulièrement parmi les Guilvinistes. Après s'être emparé de l'Oasis de **Djaidet-Artous**, **Eugène Berrou** "mène splendidement ses hommes à l'attaque", mais tombe à leur tête le 17 juin. **Raphaël Quideau** est blessé mortellement. Tous deux sont enterrés au cimetière de **Damas**.



CAMPAGNE DE SYRIE (1941) : Eugène BERROU dans une tranchée (extrait du Journal «LA MARSEILLAISE») – Emile PÉRON était à ses côtés.

Dans cette guerre très dure les Français Libres perdent un quart de leurs effectifs. Finalement les troupes vichystes capitulent. Le Moyen-Orient est sauvé.

Mais il faut des hommes pour la surveillance des côtes. On en prélève parmi les Fusiliers. **Emile Péron** est ainsi affecté à Marine-Levant. **Léon Berlivet** promu officier des équipages, rejoint la base de Tripoli au Liban. Les trois fusiliers qui étaient restés en Angleterre sont aussi arrivés mais **Fernand Coïc** doit être hospitalisé à Beyrouth. **Roger Biger** de Léchiagat, rallié avec le patrouilleur "**Reine des Flots**", assure également cette surveillance.

Pendant ce temps le 1er B.F.M., ses blessures pansées, ses vides comblés reprend le combat, cette fois directement contre les Allemands en Lybie. Avec la 1ère D.F.L., il prend position en février 42 à **Bir-Ha-Keim** en Lybie, pièce essentielle du dispositif défensif de l'Egypte. L'attaque ennemie la plus importante a lieu en mai-juin. Sous un déluge de feu, dans le désert brûlant, assiégé de toutes parts, dans une "situation apparemment désespérée", selon Rommel, les FFL de **Koenig**, résistent pied à pied. Les fusiliers sont chargés de la DCA et reçoivent chaque jour la visite d'une centaine de Stukas. Les Français de Londres et de la métropole ont le regard tourné vers cette nouvelle armée qui nargue les Allemands. Leur mission accomplie, privés d'eau et de munitions, **Montgomery** leur donne l'ordre d'abandonner la position et de traverser les lignes ennemies en pleine nuit à travers les champs de mines. Les pertes sont effroyables. Le Bataillon perd un cinquième de ses effectifs dans la bataille. **Henri et**

Louis Sinou, Marcel Le Goff sont tout heureux de sortir indemnes de l'enfer.



Emile PÉRON de «MARINE-LEVANT».

Il y a encore des vides à combler. **Léon Cosquer, Corentin Cossec** sont impatients de rejoindre leurs camarades.

La Résistance de **Bir-Ha-Keim** a permis à la Ville armée de Montgomery d'arrêter l'avance de Rommel vers le Nil et de contre-attaquer à **EI-Alamein**, grande victoire, l'un des tournants de la guerre. La guerre du désert continue : **Tobrouk, Benghazi**, la Tripolitaine; c'est une course-poursuite jusqu'en Tunisie, entrecoupée d'attaques de Stukas. C'est miracle que la pièce anti-aérienne servie par **Léon Cosquer** ne soit anéantie sous le mitraillage et le bombardement. Des bombes tombées à quelques mètres dans le sable, n'explorent pas!

Après la libération de la Tunisie en mai 1943, le Bataillon connaît une profonde réorganisation. Il ne reste plus beaucoup de vétérans de la première heure. On recrute alors parmi les troupes d'Afrique du Nord et les évadés de France. **André Le Floc'h**, Brestois d'origine Guilviniste est parmi les "bleus".

Les frères **Kervennic André et Louis**, devenus Guilvinistes, qui ont connu en 1943 les geôles espagnoles s'engagent dans d'autres unités de la 1ère Armée Française.

Les fusiliers-marins reçoivent du matériel neuf américain. Après avoir été fantassins, artilleurs, les marins deviennent "cavaliers" dans un régiment motorisé et blindé de reconnaissance.

Et c'est le débarquement en Italie en avril 44 et une longue série de victoires. Les fusiliers sont constamment engagés en première ligne contre les Allemands, **Monte Cassino**, Garigliano, San Giorgio, etc...

Sous l'œil de leur commandant, trois Guilvinistes dans le même char, **Marcel Le Goff, Léon Cosquer et Corentin Cossec** essuient un feu nourri d'un char tigre. Touchés, ils réussissent cependant à sauver le leur et reçoivent la Croix de Guerre pour cet exploit.

Le danger est permanent, à chaque minute. Mais disent les Guilvinistes "nous étions gonflés à bloc, nous ne pensions pas à la mort, nous n'avions qu'une idée : aller de l'avant. Quand nous devons nous arrêter quelques jours pour réparer les engins nous piaffions d'impatience".

Tout est différent ici du comportement des camarades résistants restés en France, contraints à la clandestinité et au refoulement de leur esprit combattif.

Les qualités d'audace, de bravoure, le mépris du danger, des fusiliers sont légendaires. **De Gaulle** leur donne la Croix de la Libération. Ils porteront la double fourragère.

Les familles du Guilvinec ignorent presque tout de leurs fils. Les cartes transmises par la Croix-Rouge n'arrivent pas. Cependant à Alexandrie en 42, les fusiliers ont aperçu d'autres marins Guilvinistes bloqués par les Anglais depuis 40 mais qui pouvaient communiquer avec la France Occupée. **Henri Sinou** a dû recevoir par ce canal la première photographie de sa petite **Simone**. Elle ne l'a pas quittée dans les combats. Elle est revenue à la maison, toute jaunie et noicie pour avoir été souvent tenue dans les rudes mains du baroudeur.

Puis c'est le débarquement au Sud de la France en août 1944. "Ça nous a fait quelque chose de revoir le pays" disent-ils. Les victoires se succèdent à nouveau, **Cavalaire**, Toulon, Lyon, Autun et après le sable et la chaleur torride de Lybie, c'est la boue et la neige des Vosges. "On dormait sous les chars..."

La résistance des Allemands ne faiblit pas. Le 30 septembre 44, près de Belfort une auto-mitrailleuse dans laquelle a pris place **Léon Cosquer** est prise sous un feu nourri. L'équipage est laissé pour mort. Le chef d'escadron qui a vu la scène – et qui n'est autre que le Lieutenant de Vaisseau **Savary**, futur Ministre de l'Education Nationale – saute de sa jeep, ramasse Léon inanimé et le ramène vers l'arrière. La jambe est blessée, les reins sont criblés d'éclats dont certains subsistent encore aujourd'hui. Et c'est pour lui les hôpitaux et la convalescence.

Non loin de là dans la même offensive, **Louis Kervennic** du bataillon de choc, est lui aussi blessé.

Les Guilvinistes rentrent au pays pour la première permission en cette fin d'année 44, la poitrine barrée de nombreuses décorations. Des vétérans de 23 ans!

Mais la guerre n'est pas finie et il faut rejoindre le Rhin. **Léon Cosquer**, rétabli, réintègre le régiment.

En 1945 c'est l'invasion de l'Allemagne, mais les fusiliers-marins, à leur grand regret sont affectés à d'autres tâches sur le sol français, les poches allemandes, le front des Alpes.

SUR LES NAVIRES DES FNFL

Plusieurs Guilvinistes, partis en juin 40 ont été affectés dans les bâtiments à Croix de Lorraine. D'autres, mobilisés se sont trouvés en Angleterre au hasard de leurs missions et ont pu opter pour la France Libre, individuellement ou avec leur navire.



Les 5 rescapés du Bataillon de Fusiliers-Marins après le débarquement en France.
De g. à d. : Marcel LE GOFF, Lili SINOU, Henri SINOU, Léon COSQUER et Corentin COSSEC.

Les bâtiments ralliés sont généralement de petite taille, corvette, avisos, sous-marins, etc.

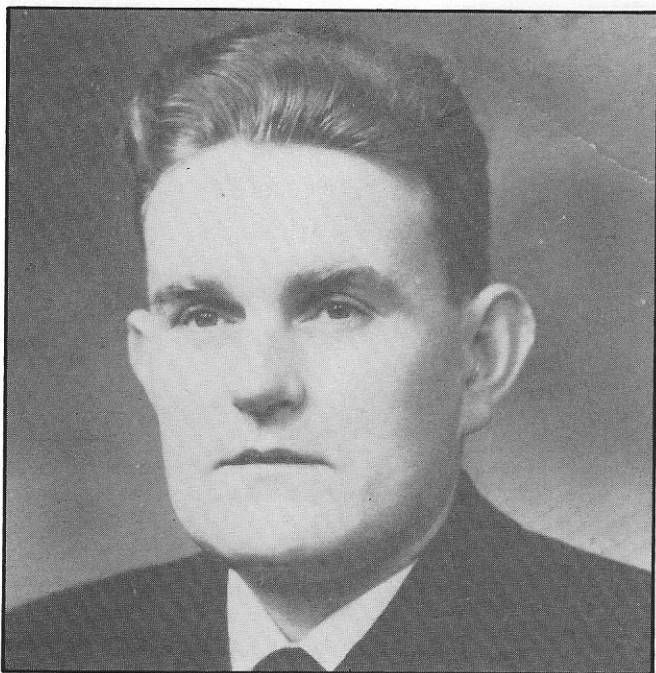
Leur tâche principale est de participer à la protection des convois de haute-mer dans l'Atlantique Nord et de chasser les sous-marins ennemis. C'est une tâche ingrate, obscure mais nécessaire.

ROGER GUILLAMET AVEC LE SOUS-MARIN «RUBIS»

En 1940, **Roger Guillamet** est second-maître radio sur le sous-marin "**Rubis**" incorporé à une escadre anglaise basée à **Dundee**. Leur rôle principal est de mouiller des mines le long des côtes ennemies. L'armistice survient alors qu'il se trouve sur les côtes de Norvège occupées par les Allemands. Le "**Rubis**" continue quand même sa mission et retourne à sa base le 2 juillet.

Le lendemain matin, **Roger**, officier de garde, reçoit un capitaine anglais accompagné dans la pénombre d'hommes armés. L'ordre lui est donné d'évacuer immédiatement le navire. En l'absence du Commandant **Cabanier**, il refuse. Que veulent donc les Anglais? S'emparer du sous-marin pour éviter qu'il ne tombe plus tard aux mains des Allemands? **Cabanier** prévenu demande d'exécuter l'ordre et de ne rien tenter contre les Anglais. L'équipage en quelque sorte est prisonnier.

Entre temps, les marins français prennent connaissance de l'Appel du **Général de Gaulle**, mais aussi du drame de **Mers-el-Kébir**. Au bout de quelques jours, les Anglais offrent à chacun des hommes et officiers, appelés un à un, le choix suivant : retourner en France, ou rejoindre la marine anglaise, ou bien rester sur le "**Rubis**". **Roger** choisit la troisième solution. Son choix ne s'est pas fait, pour ou contre les Anglais, mais contre les Allemands qui occupent son pays et desquels il n'y a rien à espérer.



Roger GUILLAMET

C'est aussi le choix fait par 49 officiers et marins sur un équipage de 52 hommes. Le fait d'avoir combattu aux côtés des Anglais, d'avoir même été choyés par eux, a certainement guidé leur choix.

Malgré l'armistice, la guerre continue donc pour eux. Le "**Rubis**" peut repartir en mission huit jours plus tard; pose de mines le long des côtes de l'Europe allemande, jusque dans les ports français devenus bases de l'ennemi; débarquement d'agents de la Résistance surtout en Norvège.

Pour toutes ces missions et le comportement général du sous-marin en 1940-41, le "**Rubis**" reçoit la Croix de la Libération. Cinq médailles de Compagnons sont attribuées au bâtiment. Le Commandant les distribue aux cinq chefs de service du bord. Le second-maître **Guillamet** reçoit ainsi cette distinction rare, mais, comme il le souligne bien, c'est une décoration collective. Elle lui sera remise officiellement plus tard, par son parrain, le **Général Koenig**, vainqueur de **Bir-Hakeim**.

Au cours d'une des missions, le "**Rubis**" a failli sombrer ce mois de juin 1941. En torpillant de trop près un bâtiment ennemi, les batteries du sous-marin ont explosé et le feu a pris à bord, dégageant des gaz toxiques. Les escorteurs allemands ont grenadé pendant six heures. Tout a été démoli à bord. Malgré ses ballasts crevés, le "**Rubis**" considéré comme coulé, a pu faire surface la nuit, en détresse. Dans ces conditions le rôle du service radio est primordial. Intentionnellement le bâtiment s'est engagé dans un champ de mines pour échapper à l'ennemi. Pendant une semaine le feu a continué de couvrir. Par miracle, le moteur a pu être mis en route et l'escadre anglaise envoyée à son secours, a pu le protéger.

Roger Guillamet a reçu des propositions pour servir dans la marine anglaise. Il est d'ailleurs décoré de deux Croix de Guerre britanniques, signées du premier Lord de l'Amirauté.

Epuisé en 1944 par de longues plongées, les veilles et les écoutes continues, il obtient un repos bien mérité.

MATHIEU BARGAIN AU DEBARQUEMENT DU 6 JUIN

Nous avons laissé **Mathieu** sur le **Savorgnan de Brazza** au Gabon. Après un périple autour de l'Afrique vers Djibouti mis en état de blocus, vers l'Erythrée colonie italienne conquise par les Français, c'est le retour en Angleterre et des missions obscures de surveillance des côtes britanniques.

A Noël 1942, **Mathieu** est désigné pour faire partie de l'équipage d'un torpilleur tout neuf cédé à la France Libre par les Anglais, la "**Combattante**".

Au cours des années 43-44, outre les escortes continues de convois, ce sont les patrouilles de nuit qui constituent les missions de chaque jour. On se hasarde souvent entre Dunkerque et Cherbourg, le long des côtes françaises que l'on aperçoit au clair de lune. Les batteries côtières ouvrent parfois le feu et l'on réplique.

Ce sont aussi les attaques de convois allemands, à la torpille, les combats contre les vedettes rapides et la lutte anti-sous-marine.

Pour ses succès, la "**Combattante**" est plusieurs fois citée à l'ordre de l'armée de mer. Peu de bordées à terre pendant cette période, mais pendant les courtes permissions, les **Free-French** sont bien reçus dans les familles anglaises.



Mathieu BARGAIN en 1943 sur la «COMBATTANTE».

Enfin, c'est le jour J. La Combattante attend le départ à l'île de **Wight**, entourée de barges de débarquement. Le Commandant leur annonce que son navire a obtenu l'honneur d'être le bâtiment qui se rapprochera le plus près de terre. Ce 6 juin 1944, le quartier-maître **M. Bargain**, à la barre de la "Combattante" vient se placer à 7 h du matin en face du port de **Courseulles** dans la zone anglaise, jusqu'à talonner la plage en douceur, à environ un mille de la côte.

Prise sous le feu des batteries, il lui faut peu de temps pour réduire au silence les casemates dont l'emplacement précis avait été signalé par la Résistance. Le nettoyage de la plage est terminé quand la première vague d'assaut la dépasse. **Mathieu** est aux premières loges pour voir débarquer les premiers soldats de la Libération de la France.

Quelques jours plus tard, le 14 juin, la "Combattante", promue vaisseau amiral, embarque les chefs de la France Libre, dont le **Général de Gaulle** qui serre les mains de tout l'équipage rassemblé, l'amiral **d'Argenlieu** etc... destination : **Courseulles** libéré et Bayeux où le chef du Gouvernement provisoire prononce un important discours.

La Bretagne n'est pas encore libérée. Une lettre envoyée de Courseulles au Guilvinec n'arrivera jamais. Les premières permissions seront accordées seulement en février 1945. La guerre est presque finie. Sur la "Combattante", les anciens sont remplacés en partie par de jeunes recrues. A Brest où il attend sa démobilisation proche, **Mathieu** apprend le naufrage de son bâtiment qui a sauté sur une mine. Un tiers de l'équipage a disparu.

Parce que les actions individuelles sont rares sur un navire dont les tâches sont elles-mêmes ingrates et obscures, le **Q.M. Bargain**, engagé de la première heure pour la Libération de la France, parti en 1940 avec 400 F en poche, revenu avec 300 F cinq ans plus tard, est l'un des grands oubliés du "délégué" aux décorations...

ERNEST LE GOFF SUR L'«ACONIT»

La Corvette l'«**Aconit**» est constamment engagée dans la surveillance des convois. En 1943, elle a réalisé un exploit rarement égalé : la destruction, à douze heures d'intervalle de deux sous-marins allemands, contraints de faire surface et éventrés au canon. Ce doublé a valu au bâtiment la deuxième des deux seules Croix de la Libération décernées à des unités navales. **Ernest**, en permission fin 1944 portait fièrement la fourragère dorée.

MICHEL BALTAS

Compagnon de **Raymond Le Corre** sur le «**Rouanez-ar-Peoc'h**» il disparut avec la Corvette **Alysse** coulée en combattant en mars 1942 dans l'Atlantique Nord.

FRANÇOIS LAGADIC

Originaire de Plomeur, mais Guilviniste depuis 1945, il est à Brest au moment de la débâcle, sur le cuirassé **Paris**. Avant l'arrivée des Allemands, le bâtiment part vers l'Angleterre et arrive à Plymouth. **François** répond aussitôt à l'Appel du 18 juin (jour précis de ses 20 ans), porte d'abord l'uniforme de la marine anglaise, puis embarque sur le torpilleur «**Le Triomphant**» avec lequel il fait le tour du monde. Après des escortes et patrouilles dans l'Atlantique Nord, le navire est dirigé vers le Pacifique et les abords de l'Australie.

Dans l'Océan Indien, en route vers Madagascar il est durement malmené par un typhon effrayant. Incliné de 30° sur l'eau, les machines noyées, il faillit disparaître à tout jamais. Jeté à l'eau au cours de l'Ouragan, **François** a été repêché in extremis. C'est à la remorque que le **Triomphant** a été ramené à **Diego-Suarez**.

LEON BRIEC SUR LE «LEOPARD»

Léon est à bord du vieux cuirassé **Courbet** en juin 40 avec **Roger Biger** de Léchiagat. Tous deux ont vingt ans. Le bâtiment rejoint **Plymouth** pour ne pas tomber aux mains

NOTRE HISTOIRE LOCALE

des Allemands. Après l'armistice, il est confisqué par les Anglais et remis à la "France Libre". **Léon et Roger** partent dans un camp de regroupement où ils répondent aux sollicitations des gaullistes.

Tous deux embarquent sur des chasseurs de sous-marins comme la "**Reine des Flots**", puis sont séparés.

En 1942, **Léon** part en longue croisière sur le torpilleur "**Léopard**" vers l'Océan Indien. A la Réunion, l'équipage débarque en commando pour faire basculer l'île dans le camp gaulliste – mission réussie. Puis c'est la remontée vers la Méditerranée et les missions le long des côtes de Libye où le bâtiment s'échoue près de Benghazi sans qu'il soit possible de le sauver. Evacué par le désert, Léon rejoint la Marine-Levant où il retrouve **Roger Biger et Fernand Coïc**.

Alain Caillard a navigué sur un chasseur des FNFL et **Bastien Monfort** de Léchiagat est embarqué sur la "**Moqueuse**". **Louis Coïc**, après un passage sur le sous-marin "Surcouf" a combattu dans la marine anglaise et **Jean Biger** dans les parachutistes commandos de la marine, lâchés dans le Midi avant le débarquement en Provence.

René Vigouroux embarqué à bord d'un navire de commerce de la France Libre a connu le torpillage. Resté de longues heures dans l'eau froide, il n'a du son salut qu'à sa très grande résistance. La plupart de ses compagnons ont péri. Lui-même a été hospitalisé et n'a pas longtemps survécu à la victoire. Il est décédé en 1948.

Quant à **Charles Bizien**, le doyen des Français Libres du Guilvinec, il a passé les années de guerre à assurer la surveillance du port de Penzance, en quête continuelle du passage de Guilvinistes pour parler du pays. **Roger Guilamet** fut ainsi tout surpris d'y trouver **Tonton Charles**.

De nombreux autres Guilvinistes, bloqués dans de grandes unités navales restées fidèles à Vichy, reprendront le combat quand l'Empire Français basculera dans le camp des Alliés en 1942. Ce sera le cas d'**Yves Ollivier** mécanicien volant dans l'aéro-navale à Dakar mais appartenant à un réseau de résistance gaulliste. Fin 1942, il rejoint l'Angleterre pour s'initier aux avions anglais; puis c'est l'Italie. **Francis Pochat** s'engage dans la célèbre 2e DB.

DERNIERS DEPARTS TENTATIVE MANQUEE

Fin 1940, l'Etat Français s'enfonce dans la collaboration, mais à Radio-Londres des "Français parlent aux Français" et les exhortent à la Résistance.

A la pointe de Léchiagat, des jeunes marins de 19-20 ans, rêvent depuis longtemps déjà de rejoindre l'Angleterre et le Général de Gaulle. C'est au retour d'un bal, le dimanche soir 5 janvier 1941 que la décision du départ est prise et les préparatifs vite faits. Ils changent leurs habits à la hâte, laissant parfois un mot d'explication à leur famille et s'emparent, en rade, à la barbe des Boches, du malamock "Charley", propriété d'un armateur.

Ils sont onze à bord, **Lucien Pochat, Sylvestre Le Rhun, Francis Queffélec, Albert Larzul, Marcel Charlot, Louis**

Gourlaouen, Albert et Martial Stéphan et trois jeunots de 17 ans, **Pierre Morvan, Henri Quiniou et Guillaume Le Brun** qui ont eu vent de l'affaire.

A 11 heures, le Charley sort lentement du port, tiré à la godille par le canot. Le calme plat facilite l'opération. Il ne faut pas éveiller les soupçons des sentinelles qui sur le môle font les cent pas, mais ne les remarquent pas dans la nuit noire.

Près de Lost Moen, **Lucien Pochat** le mécanicien, lance le moteur mais le vrombissement a été perçu et l'alerte donnée.

Pour éviter les côtes surveillées et contourner Ouessant très au large, les évadés mettent cap au Sud-Ouest. Mais en remontant vers le Nord à l'estime, en raison de leur compas mal compensé, ils infléchissent trop leur route vers le Nord-Est et tombent sur des patrouilleurs allemands en manœuvre.

L'un d'entre eux se détache du groupe et leur intime l'ordre de rebrousser chemin en les escortant. Etaient-ils au courant de leur évasion ?

Longtemps alors, ils hésitent sur la décision à prendre. Mais le gas-oil manque pour mener l'expédition à bon terme. Aussi, après une longue nuit d'attente dans la Baie d'Audiernne, à leur grand regret, ils adoptent la solution du retour au Guilvinec.

Le 8 janvier au matin, ils se présentent au contrôle de la GAST. Reconnus par "**An Eun Du**", ils sont conduits les mains en l'air à travers la ville et adossés dix heures durant à un mur dans cette position. Ils passent ensuite la nuit au "**Maner Kergos**" très inquiets sur leur sort. Le lendemain, les feldgendarmes les escortent jusqu'à la prison de Mesgloaguen. Entre temps, le "Charley" a été fouillé de fond en comble.

Ils ont eu le temps de se concerter sur les explications à donner. Interrogés un à un à la Kommandantur, ils prétendent que, désœuvrés depuis quelques temps, ils sont sortis faire une partie de pêche, utilisant un bateau d'armateur mieux pourvu en gas-oil que le leur.

Ont-ils été crus? Sans doute car ils sont libérés au bout de quinze jours. Mais les Allemands n'utilisent pas encore systématiquement les méthodes de la Gestapo ou des SS. Le dénouement a été heureux mais grande est leur déception d'avoir échoué dans leur tentative de rejoindre l'Angleterre.

Néanmoins, malgré la surveillance dont ils sont l'objet, ils n'abandonnent pas leur esprit de Résistance. Hormis Lucien qui sera dirigé après la grande rafle vers une usine de Silésie, on les retrouvera plus tard dans les rangs des FTP.

DEPART DE JEAN LAVALOU

Jean Lavalou est en fuite lorsque les arrestations des membres du réseau **Johny** se multiplient. Il reste en contact avec le Quimpérois **Nader** et rejoint une cache à Concarneau. Au large, est prévu le 28 novembre 1941 un rendez-vous avec un sous-marin ami. C'est **Maxime Criquet**, patron du "**Malgré-Tout**", un grand malamock guilviniste basé à Concarneau, qui doit faire la liaison. Une panne de moteur le contraint à abandonner.

Jean Lavalou et ses complices se cachent dans la glacière du malamock remplaçant. La GAST perquisitionne mais ne trouve rien. Le trajet vers l'Angleterre n'est pas direct. Le sous-marin continue sa mission de patrouille dans l'Atlantique avec ses passagers.

Le Guilviniste d'adoption sera affecté à la Direction du laboratoire médical de la France Libre à Londres avec le grade de pharmacien en chef à 5 galons.

DEPART DE L'«AUDACIEUX»

Une opération de livraison d'armes entre la France Libre et le mouvement de résistance FTPF a été mise sur pied en septembre 1942. Le "**Mouscoui**" rebaptisé se chargea de les transporter d'Angleterre vers les abords de l'île d'Yeu où l'«**Audacieux**», langoustier de Léchiagat, patron **Michel Bolloré**, vint en prendre livraison. Un autre transbordement semblait nécessaire. L'«Audacieux» à son retour au Guilvinec subirait une fouille sérieuse par la GAST alors que les canots seraient moins perquisitionnés.

C'est ainsi que les containers d'armes furent mouillés par l'«Audacieux» près de l'île de Penfret et repris en partie par le petit bateau de **Jean Baudry** et de **Guillaume Bodéré**. Les Allemands eurent vent de l'opération puisque **Jean Baudry fut arrêté, Guillaume Bodéré** réussissant à s'enfuir.

L'équipage de l'«Audacieux» attend alors tous les jours son arrestation. Aussi **Michel Bolloré** décide-t-il de rejoindre l'Angleterre le 1er octobre 1942. A son bord **Bastien Coïc, Bastien Larnicol** père et fils (16 ans), **Léon Le Moigne, Corentin Queffélec et Pierre Kervévan**. Par deux fois, ils sont survolés par des avions allemands, mais comme ils repèrent à l'avance le bruit de leur moteur, ils font demi-tour, et, route terre "pour tromper l'ennemi".

Au bout de 36 h, ils arrivent à **Penzance** où ils sont pris en charge par les services du contre-espionnage qui les dirigent vers Londres. A la suite d'interrogatoires, ils sont enfin conduits au centre d'accueil de la France Libre.

Ils reprennent la pêche à Penzance sur un palangrier. **Michel Bolloré** est toutefois mobilisé à Falmouth avec le grade de second-maître pendant plusieurs mois. Il s'y prépare un éventuel débarquement en Bretagne.

Bastien Larnicol attend sa mobilisation à 18 ans, mais la guerre touche à sa fin et l'«Audacieux» rentre au Guilvinec le 21 février 1945.

Ainsi donc, la part du Guilvinec-Léchiagat dans la Résistance extérieure, sur toutes les mers du monde et de nombreux champs de bataille, a été remarquable.

Ces quelques lignes sont dédiées à tous ceux qui sont tombés sur la longue route de la Libération sans avoir pu connaître la joie de la victoire, à ceux qui ont été marqués dans leur chair, à ceux qui n'ont pas longtemps survécu à leurs blessures.